

# Daniel Pennac

## Chagrin d'école





COLLECTION FOLIO



Daniel Pennac

Chagrin  
d'école

Gallimard



*Pour Minne, ô combien !*

*À Fanchon Delfosse, Pierre Arènes, José Rivaux, Philippe Bonneau, Ali Mehidi, Françoise Dousset et Nicole Harlé, sauveurs d'élèves s'il en fut.*

*Et à la mémoire de Jean Rolin, qui ne désespéra jamais du cancre que j'étais.*



I

## LA POUBELLE DE DJIBOUTI

*Statistiquement tout s'explique,  
personnellement tout se complique*



Commençons par l'épilogue : Maman, quasi centenaire, regardant un film sur un auteur qu'elle connaît bien. On voit l'auteur chez lui, à Paris, entouré de ses livres, dans sa bibliothèque qui est aussi son bureau. La fenêtre ouvre sur une cour d'école. Raffut de récré. On apprend que pendant un quart de siècle l'auteur exerça le métier de professeur et que s'il a choisi cet appartement donnant sur deux cours de récréation, c'est à la façon d'un cheminot qui prendrait sa retraite au-dessus d'une gare de triage. Puis on voit l'auteur en Espagne, en Italie, discutant avec ses traducteurs, blaguant avec ses amis vénitiens, et sur le plateau du Vercors, marchant, solitaire, dans la brume des altitudes, parlant métier, langue, style, structure romanesque, personnages... Nouveau bureau, ouvert sur la splendeur alpine, cette fois. Ces scènes sont ponctuées par des interviews d'artistes que l'auteur admire, et qui parlent eux-mêmes de leur propre travail : le cinéaste et romancier Dai Sijie, le dessinateur Sempé, le chanteur Thomas Fersen, le peintre Jürg Kreienbühl.

Retour à Paris : l'auteur derrière son ordinateur, parmi ses dictionnaires cette fois. Il en a la passion, dit-il. On apprend d'ailleurs, et c'est la conclusion du film, qu'il y est entré, dans le dictionnaire, le Robert, à la lettre P, sous le nom de Pennac, de son nom entier Pennacchioni, Daniel de son prénom.

Maman, donc, regarde ce film, en compagnie de mon frère Bernard, qui l'a enregistré pour elle. Elle le regarde d'un bout à l'autre, immobile dans son fauteuil, l'œil fixe, sans piper mot, dans le soir qui tombe.

Fin du film.

Générique.

Silence.

Puis, se tournant lentement vers Bernard, elle demande :

– Tu crois qu'il s'en sortira un jour ?

C'est que je fus un mauvais élève et qu'elle ne s'en est jamais tout à fait remise. Aujourd'hui que sa conscience de très vieille dame quitte les plages du présent pour refluer doucement vers les lointains archipels de la mémoire, les premiers récifs à ressurgir lui rappellent cette inquiétude qui la rongea pendant toute ma scolarité.

Elle pose sur moi un regard soucieux et, lentement :

– Qu'est-ce que tu fais, dans la vie ?

Très tôt mon avenir lui parut si compromis qu'elle ne fut jamais tout à fait assurée de mon présent. N'étant pas destiné à devenir, je ne lui paraissais pas armé pour durer. J'étais son enfant précaire. Elle me savait pourtant tiré d'affaire depuis ce mois de septembre 1969 où j'entrai dans ma première classe en qualité de professeur. Mais pendant les décennies qui suivirent (c'est-à-dire pendant la durée de ma vie adulte), son inquiétude résista secrètement à toutes les « preuves de réussite » que lui apportaient mes coups de téléphone, mes lettres, mes visites, la parution de mes

livres, les articles de journaux ou mes passages chez Pivot. Ni la stabilité de ma vie professionnelle, ni la reconnaissance de mon travail littéraire, rien de ce qu'elle entendait dire de moi par des tiers ou qu'elle pouvait lire dans la presse ne la rassurait tout à fait. Certes, elle se réjouissait de mes succès, en parlait avec ses amis, convenait que mon père, mort avant de les connaître, en aurait été heureux mais, dans le secret de son cœur demeurait l'anxiété qu'avait fait naître à jamais le mauvais élève du commencement. Ainsi s'exprimait son amour de mère ; quand je la taquinais sur les délices de l'inquiétude maternelle, elle répondait joliment par une blague à la Woody Allen :

– Que veux-tu, toutes les Juives ne sont pas mères, mais toutes les mères sont juives.

Et, aujourd'hui que ma vieille mère juive n'est plus tout à fait dans le présent, c'est de nouveau cette inquiétude qu'expriment ses yeux quand ils se posent sur son petit dernier de soixante ans. Une inquiétude qui aurait perdu de son intensité, une anxiété fossile, qui n'est plus que l'habitude d'elle-même, mais qui demeure suffisamment vivace pour que Maman me demande, sa main posée sur la mienne, au moment où je la quitte :

– Tu as un appartement, à Paris ?

Donc, j'étais un mauvais élève. Chaque soir de mon enfance, je rentrais à la maison poursuivi par l'école. Mes carnets disaient la réprobation de mes maîtres. Quand je n'étais pas le dernier de ma classe, c'est que j'en étais l'avant-dernier. (Champagne !) Fermé à l'arithmétique d'abord, aux mathématiques ensuite, profondément dysorthographique, rétif à la mémorisation des dates et à la localisation des lieux géographiques, inapte à l'apprentissage des langues étrangères, réputé paresseux (leçons non apprises, travail non fait), je rapportais à la maison des résultats pitoyables que ne rachetaient ni la musique, ni le sport, ni d'ailleurs aucune activité parascolaire.

– Tu comprends ? Est-ce que seulement tu *comprends* ce que je t'explique ?

Je ne comprenais pas. Cette inaptitude à comprendre remontait si loin dans mon enfance que la famille avait imaginé une légende pour en dater les origines : mon apprentissage de l'alphabet. J'ai toujours entendu dire qu'il m'avait fallu une année entière pour retenir la lettre *a*. La

lettre *a*, en un an. Le désert de mon ignorance commençait au-delà de l'infranchissable *b*.

– Pas de panique, dans vingt-six ans il possédera parfaitement son alphabet.

Ainsi ironisait mon père pour distraire ses propres craintes. Bien des années plus tard, comme je redoublais ma terminale à la poursuite d'un baccalauréat qui m'échappait obstinément, il aura cette formule :

– Ne t'inquiète pas, même pour le bac on finit par acquérir des automatismes...

Ou, en septembre 1968, ma licence de lettres enfin en poche :

– Il t'aura fallu une révolution pour la licence, doit-on craindre une guerre mondiale pour l'agrégation ?

Cela dit sans méchanceté particulière. C'était notre forme de connivence. Nous avons assez vite choisi de sourire, mon père et moi.

Mais revenons à mes débuts. Dernier-né d'une fratrie de quatre, j'étais un cas d'espèce. Mes parents n'avaient pas eu l'occasion de s'entraîner avec mes aînés, dont la scolarité, pour n'être pas exceptionnellement brillante, s'était déroulée sans heurt.

J'étais un objet de stupeur, et de stupeur constante car les années passaient sans apporter la moindre amélioration à mon état d'hébétude scolaire. « Les bras m'en tombent », « Je n'en reviens pas », me sont des exclamations familières, associées à des regards d'adulte où je vois bien que mon incapacité à assimiler quoi que ce soit creuse un abîme d'incrédulité.

Apparemment, tout le monde comprenait plus vite que moi.

– Tu es complètement bouché !

Un après-midi de l'année du bac (une des années du bac), mon père me donnant un cours de trigonométrie dans la pièce qui nous servait de bibliothèque, notre chien se coucha en douce sur le lit, derrière nous. Repéré, il fut sèchement viré :

– Dehors, le chien, dans ton fauteuil !

Cinq minutes plus tard, le chien était de nouveau sur le lit. Il avait juste pris le soin d'aller chercher la vieille couverture qui protégeait son fauteuil et de se coucher sur elle. Admiration générale, bien sûr, et justifiée : qu'un animal pût associer une interdiction à l'idée abstraite de propreté et en tirer la conclusion qu'il fallait faire son lit pour jouir de la compagnie des maîtres, chapeau, évidemment, un authentique *raisonnement* ! Ce fut un sujet de conversation familiale qui traversa les âges. Personnellement, j'en tirai l'enseignement que même le chien de la maison pigeait plus vite que moi. Je crois bien lui avoir murmuré à l'oreille :

– Demain, c'est toi qui vas au bahut, lèche-cul.

Deux messieurs d'un certain âge se promènent au bord du Loup, leur rivière d'enfance. Deux frères. Mon frère Bernard et moi. Un demi-siècle plus tôt, ils plongeaient dans cette transparence. Ils nageaient parmi les chevesnes que leur chahut n'effrayait pas. La familiarité des poissons donnait à penser que ce bonheur durerait toujours. La rivière coulait entre des falaises. Quand les deux frères la suivaient jusqu'à la mer, tantôt portés par le courant tantôt crapahutant sur les rochers, il leur arrivait de se perdre de vue. Pour se retrouver, ils avaient appris à siffler entre leurs doigts. De longues stridulations qui se répercutaient contre les parois rocheuses.

Aujourd'hui l'eau a baissé, les poissons ont disparu, une mousse glaireuse et stagnante dit la victoire du détergent sur la nature. Ne demeure de notre enfance que le chant des cigales et la chaleur résineuse du soleil. Et puis, nous savons toujours siffler entre nos doigts ; nous ne nous sommes jamais perdus d'oreille.

J'annonce à Bernard que je songe à écrire un

livre concernant l'école ; non pas l'école qui change dans la société qui change, comme a changé cette rivière, mais, au cœur de cet incessant bouleversement, sur ce qui ne change pas, justement, sur une permanence dont je n'entends jamais parler : *la douleur partagée du cancre, des parents et des professeurs*, l'interaction de ces chagrins d'école.

– Vaste programme... Et comment vas-tu t'y prendre ?

– En te cuisinant, par exemple. Quels souvenirs gardes-tu de ma propre nullité, disons... en math ?

Mon frère Bernard était le seul membre de la famille à pouvoir m'aider dans mon travail scolaire sans que je me verrouille comme une huître. Nous avons partagé la même chambre jusqu'à mon entrée en cinquième, où je fus mis en pension.

– En math ? Ça a commencé avec l'arithmétique, tu sais ! Un jour je t'ai demandé quoi faire d'une fraction que tu avais sous les yeux. Tu m'as répondu automatiquement : « Il faut la réduire au dénominateur commun. » Il n'y avait qu'une fraction, donc un seul dénominateur, mais tu n'en démordais pas : « Faut la réduire au dénominateur commun ! » Comme j'insistais : « Réfléchis un peu, Daniel il n'y a là *qu'une seule* fraction, donc *un seul* dénominateur », tu t'es foutu en rogne : « C'est le prof qui l'a dit ; les fractions, faut les réduire au dénominateur commun ! »

Et les deux messieurs de sourire, le long de leur promenade. Tout cela est très loin derrière eux. L'un d'eux a été professeur pendant vingt-cinq ans : deux mille cinq cents élèves, à peu près, dont un certain nombre en « grande difficulté », selon

l'expression consacrée. Et tous deux sont pères de famille. « Le prof a dit que... », ils connaissent. L'espoir placé par le cancre dans la litanie, oui... Les mots du professeur ne sont que des bois flottants auxquels le mauvais élève s'accroche sur une rivière dont le courant l'entraîne vers les grandes chutes. Il répète ce qu'a dit le prof. Pas pour que ça ait du sens, pas pour que la règle s'incarne, non, pour être tiré d'affaire, momentanément, pour qu'« on me lâche ». Ou qu'on m'aime. À tout prix.

– ...

– Un livre de plus sur l'école, alors ? Tu trouves qu'il n'y en a pas assez ?

– Pas sur l'école ! Tout le monde s'occupe de l'école, éternelle querelle des anciens et des modernes : ses programmes, son rôle social, ses finalités, l'école d'hier, celle de demain... Non, un livre sur le cancre ! *Sur la douleur de ne pas comprendre*, et ses dégâts collatéraux.

– ...

– Tu en as bavé tant que ça ?

– ...

– ...

– Peux-tu me dire autre chose sur le cancre que j'étais ?

– Tu te plaignais de ne pas avoir de mémoire. Les leçons que je te faisais apprendre le soir s'évaporaient dans la nuit. Le lendemain matin tu avais tout oublié.

Le fait est. Je n'imprimais pas, comme disent les jeunes gens d'aujourd'hui. Je ne captais ni n'imprimais. Les mots les plus simples perdaient leur substance dès qu'on me demandait de les envisager

*Chez d'autres éditeurs*

LE TOUR DU CIEL, *Calmann-Lévy et Réunion des Musées Nationaux.*

LE SERVICE MILITAIRE AU SERVICE DE QUI ?, *Seuil.*

VERCORS D'EN HAUT : LA RÉSERVE NATURELLE  
DES HAUTS-PLATEAUX, *Milan.*

QU'EST-CE QUE TU ATTENDS, MARIE ?, *Calmann-Lévy et  
Réunion des Musées Nationaux.*



# Chagrin d'école

## Daniel Pennac

Cette édition électronique du livre  
*Chagrin d'école* de Daniel Pennac  
a été réalisée le 23 février 2012  
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage  
(ISBN : 9782070396849 - Numéro d'édition : 183422).

Code Sodis : N44136 - ISBN : 9782072410758

Numéro d'édition : 229757.